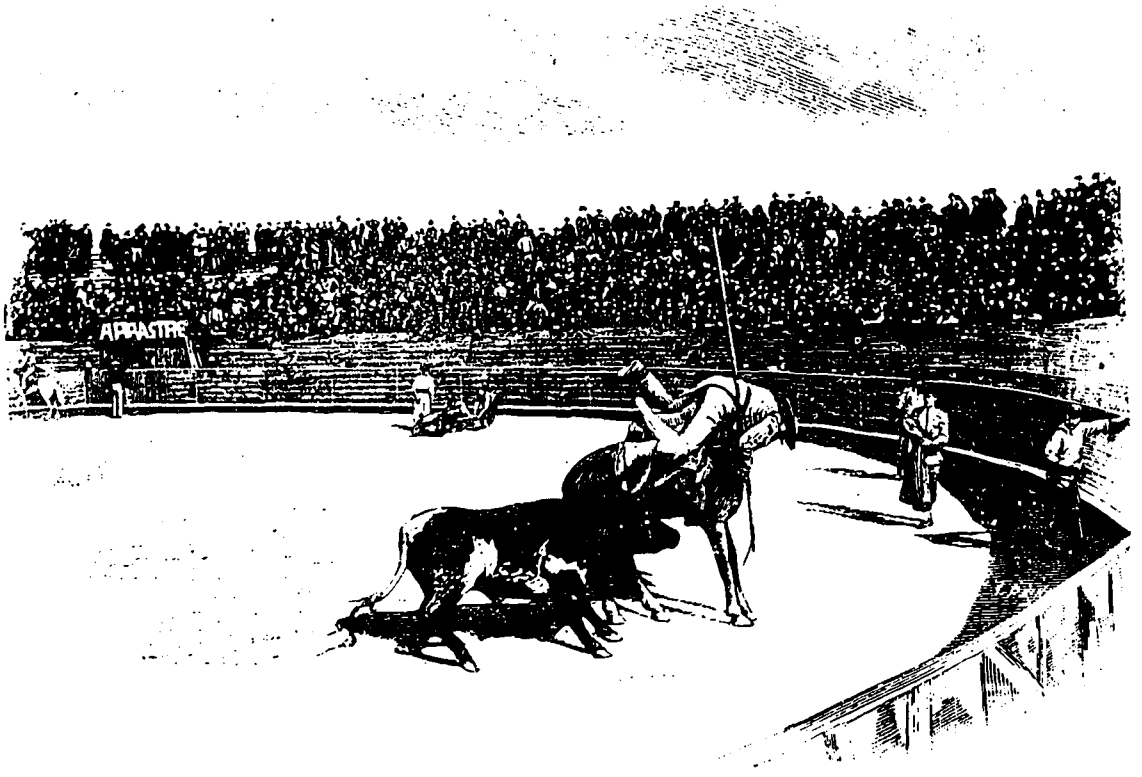
CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



TAUREAU ET PICADOR.

Les *Corridas* sont devenues, depuis qu'elles ont franchi les frontières espagnoles, une distraction dont il n'est plus permis à personne d'ignorer les grandes lignes et c'est la raison pour laquelle nous en reproduisons, pour les lecteurs du SAMEDI, quelques-uns des principaux aspects.

Ce ne sont pas toujours des taureaux d'Espagne qui servent à ces courses et souvent, dans le midi de la France, où elles passionnent les populations presqu'autant qu'en Espagne, on emploie à cet effet les *camargos*, taureaux élevés en liberté dans les îles sablonneuses formées par le delta du Rhône et qui ne le cèdent que fort peu, pour la force et la férocité, à leurs congénères de *tra los montes*.

Quelque soit du reste leur provenance, les taureaux sont, préalablement à la course, mis en boxes quatre heures au moins avant le spectacle où ils doivent figurer.

Les *toreros*, ceux auxquels est dévolu le dangereux honneur de taquiner l'animal et de le mettre à mort, sont généralement d'une souplesse et d'une agileté surprenantes.

En pimpant costume: veste et culotte collantes, ceinture et bas de soie, souliers décolletés, tout chamarrés d'or et d'argent, ils sont étincelants comme des pierreries.

Leurs cheveux courts avec, au sommet de la tête, une longue touffe formant chignon, sont abrités sous la *montera* noire.

Ils se drapent élégamment dans une merveilleuse *capa* de soie brodée.

Le *picador* lui, porte le grand sombrero de feutre et de larges pantalons de cuir.

A l'ouverture du spectacle et le président étant installé dans la loge officielle, la *cuadrilla* apparait, chatoyante de soie, éblouissante d'or et accomplit son *paseo* ou promenade complète autour de l'arène. Les *alguazils*, en costumes Louis XIII de satin noir, à cheval, précèdent le cortège.

Après eux viennent les deux *matadors* ou *espadas*, ce sont ceux qui sont chargés de mettre à mort le taureau ; ils sont suivis chacun de leur *cuadrilla* comprenant le *matador*, les *banderillos*, deux ou trois *picadores* montés sur des chevaux dont l'œil droit est bandé afin qu'il ne s'effraie pas du taureau.

La marche est fermée par le *train d'arrastre* — trois mules harnachées de rouge et de jaune, pomponnées et bruissantes de grelots d'argent — conduites par les *chuelos* ou garçons d'arène. Un des *alguazils* a reçu dans son feutre la clef du *toril* que lui jette le président ; il la remet à l'homme chargé de l'ouvrir et tous, sauf les *picadores* et la *cuadrilla* qui doit combattre la première, sortent de l'arène.

La porte du *toril* est ouverte et le taureau s'élance ; il rencontre, à 7 ou 8 mètres à gauche et face à l'arène, le *picador* armé de sa longue pique ou *vara*, à fer très court et ne pouvant que piquer légèrement. L'animal fond sur le *picador* lequel essaie de défendre son cheval en plantant sa *vara* dans le garot du taureau, mais souvent, l'animal l'emporte sur l'homme qu'il culbute et renverse, s'il n'éventre pas le malheureux cheval.

A terre, le *picador* serait perdu si les *mantellistes* ne venaient voltiger, agitant leurs *capas* sous les yeux de l'animal, détournant son attention et se laissant poursuivre pour dégager le cavalier à terre.

Quelquefois, le taureau refuse la pique malgré l'acharnement des *picadores* à la lui offrir et ce, afin de le fatiguer. Dans ce cas, un coup de trompette retentit et les cavaliers se retirent laissant la place libre aux *péones*.

Quelques *passes de capa* sont exécutées dans lesquelles se déploie la grâce hardie des *toreros* exécutant de merveilleux tours de force.

Le taureau commence à devenir défiant et circonspect ; il recule devant l'homme, cet être insaisissable, qui le provoque ainsi sans qu'il puisse l'atteindre. C'est alors le tour des *banderillos*.

La *banderilla* est un court bâton, de deux à trois pouces, muni d'un solide harpon d'acier fort aigu et orné de papiers de couleur découpés en papillottes. Elle doit être piquée au garot et rien n'est plus difficile que de le faire sans risquer l'encornage.

Quelquefois c'est sur une chaise, *en la Silla*, que le *banderillo*, placé bien en face du taureau, lui plante, d'un coup, une paire de banderilles. Chacun des *banderillos* n'a que trois secondes pour placer ses bois et ils se succèdent par rang d'ancienneté.

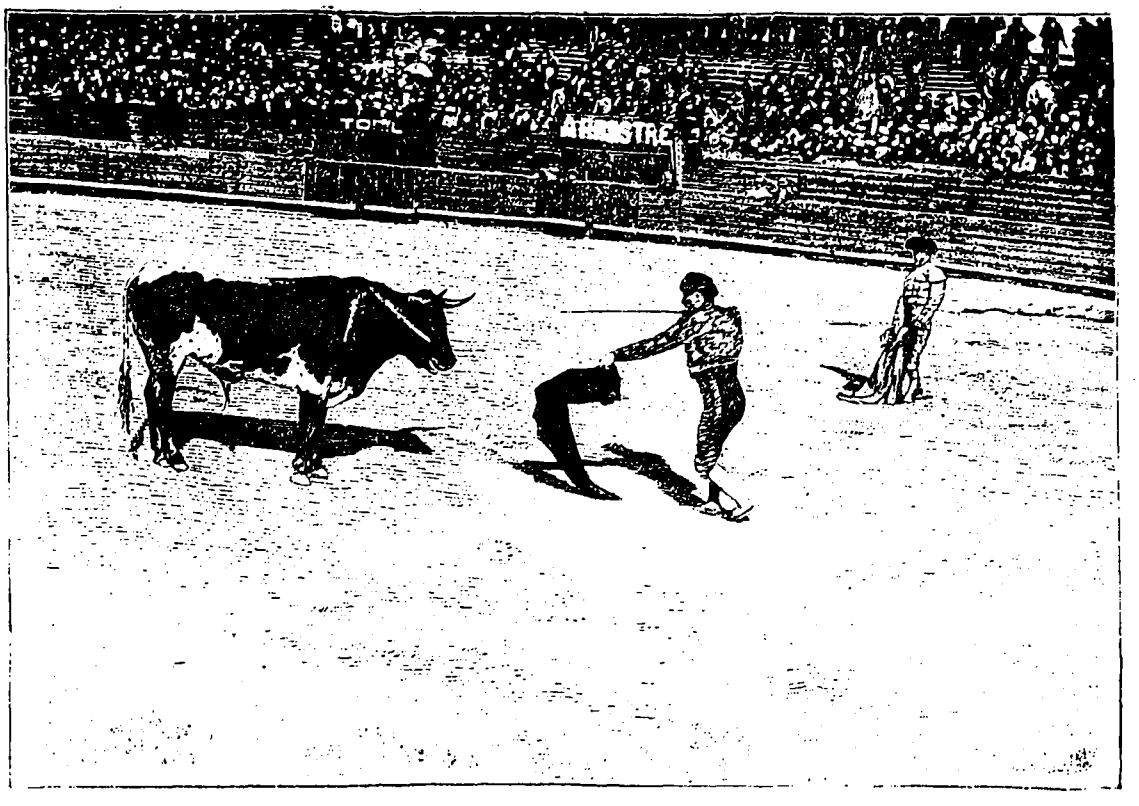
Si le taureau est apathique, des *banderillas de fuego*, munies de pétards, sont employées pour le mettre à point.

Mais le dernier acte de la tragédie s'approche. La trompette a sonné la mort du taureau, *la muerte*, et c'est au premier rôle, *l'espada*, qu'il appartient d'entrer en scène.

L'épée, seule arme employée, a deux pieds et demi de longueur et la poignée est entourée de laine pour être mieux en main.

Le *matador* est muni de la *muleta*, pièce d'étoffe rouge fixée à un bâton, tel un petit drapeau et qui a pour but d'affoler le taureau.

Il s'approche de la loge présidentielle, ôte sa *montera* de la main droite et, levant de la gauche l'épée et la *muleta*, salue le président et le public ; puis, tête nue, il marche au taureau, la *muleta* dans la main droite dissimulant la lame de l'épée et exécute une série de passes, faisant décrire à l'animal en furie un cercle parfait autour de lui, déployant la plus merveilleuse habileté et le plus grand sang-froid. Tantôt il se laisse aborder, esquivant, d'une pirouette, son monstrueux adversaire, ou bien, il fran-



LA MORT DU TAUREAU.